

Ermes Ronchi

QUESTIONS VITALES DE L'ÉVANGILE



MÉDITATIONS PROPOSÉES AU PAPE FRANÇOIS
ET À LA CURIE ROMAINE

SIMON, FILS DE JEAN, M'AIMES-TU ?
(Jn 21, 16)



SIMON, FILS DE JEAN, M'AIMES-TU ?

(Jn 21, 16)

**Nous pouvons te suivre, Seigneur,
là où tu seras aujourd'hui :
dans les rêves de paix,
dans les pensées de pardon,
dans les cœurs assoiffés de toi,
dans la voix qui indique le chemin,
dans tout renoncement pour un plus grand amour.
Tu es dans le cri victorieux de l'enfant qui naît,
tu es dans l'étreinte des amants,
tu es dans le dernier souffle du mourant,
tu es dans chaque cœur qui cherche en toi,
pèlerin sans frontière, sa vraie terre.
Tu me répètes : ne crains pas,
même ta barque va bien, même ta vie va bien.
Et le grand miracle c'est
que tu ne te laisses pas décevoir par mes péchés,
que tu me confies l'Évangile,
que tu me fais repartir précisément de là
où je m'étais arrêté.
Je suis le dernier des courageux, mais prêt à dire :
« Me voici, envoie-moi. »
Je suis le premier des peureux, mais je me fie à ta parole.
Sur ta parole je donne ma parole.
Je te suivrai parce que, dans ma barque,
tu as voulu monter.
Dorénavant je serai quelque chose
si ta grâce fait de mon rien
quelque chose qui sert à quelqu'un. Amen.**

Quand ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu vraiment, plus que ceux-ci ? » R lui répond: « Oui, Seigneur! Toi, tu le sais: je t'aime. » Jésus lui dit: « Sois le berger de mes agneaux. » Il lui dit une deuxième fois,- « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu vraiment? » Il lui répond: « Oui, Seigneur! Toi, tu le sais : je t'aime. » Jésus lui dit: « Sois le pasteur de mes brebis. » Il lui dit, pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Pierre fut peiné parce que, la troisième fois, Jésus lui demandait: « M'aimes-tu ? » Il lui répond: « Seigneur, toi, tu sais tout: tu sais bien que je t'aime. » Jésus lui dit: « Sois le berger de mes brebis. Amen, amen, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture toi-même pour aller là où tu voulais; quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller. » Jésus disait cela pour signifier par quel genre de mort Pierre rendrait gloire à Dieu. Sur ces mots, il lui dit: « Suis-moi » (Jn 21, 15-19).

Résonne ici une des questions les plus éminentes et les plus exigeantes de toute la Bible : « Pierre, m'aimes-tu? » Quand il interroge Pierre, Jésus m'interroge. Et l'argument, c'est l'amour. « Au soir de la vie, nous serons jugés sur l'amour » (Jean de la Croix).

Dieu est la question qui s'allume dans nos paroles religieuses, souvent prononcées sans *pathos*, sans *éros*. L'hameçon qui descend et nous serre là où nous sommes les plus humains. Et il ouvre des chemins et initie des processus.

L'humanité de Jésus est vraiment émouvante : même s'il est ressuscité, il implore amour, amour humain. Il ne peut s'en aller que s'il est sûr d'être aimé. Il ne demande pas : Simon, fils de Jean, as-tu compris mon message, as-tu compris ce que j'ai vécu? Au contraire, c'est comme s'il disait : je laisse tout à l'amour et non à des projets en tout genre. Je dois m'en aller, et je vous laisse avec une question: Ai-je suscité l'amour en vous? À vous qui, comme Pierre, n'êtes pas sûrs de vous-mêmes à cause de plusieurs trahisons, mais qui m'aimez encore, c'est à vous que je confie mon message.

Les Apôtres sont retournés chez eux, au lac où tout avait commencé. Là ils entendent de nouveau la grande parole qui avait, trois ans auparavant, bouleversé leur vie : « Suis-moi ! » Et ils repartent. Et peu importent la peur, les illusions qui se sont terminées dans le sang et le feu, les reniements. Il y a un nouveau commencement qui fleurit par grâce, qui nous dit que « la foi va de commencement en commencement, par des commencements toujours nouveaux » (Grégoire de Nysse), que vivre c'est l'infinie patience de recommencer.

Et cela est possible parce que le trahi revient, et il revient en ami ; l'abandonné revient, et il se remet entre les mains de ceux qui l'ont abandonné; le renié revient, et il se fie totalement, aveuglément.

« Je m'en vais à la pêche » avait dit Pierre (Jn 21, 3). Je retourne en arrière, tout est fini. Fermée la parenthèse de ces trois ans d'itinérance libre et heureuse, exaltante et combative : c'est la reddition de Pierre. Avec lui six compagnons abandonnent : « Nous aussi, nous allons avec toi. » Alors, les rêves abandonnés, ils sortirent, ils montèrent dans la barque, mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Cette nuit-là, pour les sept, est mauvaise extérieurement et intérieurement.

Nuit sans étoiles, nuit amère, où dans chaque reflet de l'eau il leur semble voir un rêve, un visage, une vie, faire naufrage. Nuit sans fruit, car ils ont compris qu'on ne doit pas retourner en arrière, qu'oublier le Christ est une fatigue stérile, que sans lui la vie c'est comme poursuivre le vent (cf. Qo 1, 14), un vent dans la nuit, fait de rien, et que personne ne peut guider.

Puis, au lever du jour, cette voix qui vient de la rive, presque doucement ironique : « Les enfants, auriez-vous quelque chose à manger? » (Jn 21, 5). Après une nuit si mauvaise, après une nuit d'échecs. Et ils répondent ensemble, en chœur: « Non. » Sans toi nous n'avons rien, nous ne sommes pas bien, loin de ta lumière nous ne voyons rien. Une demande d'aide.

Mais le vrai miracle n'est pas le fait d'avoir les filets remplis à se déchirer. Le vrai miracle, c'est Pierre qui se jette à l'eau, c'est l'impatience de Pierre qui se lance dans le lac, l'urgence de l'amour, qui se hâte toujours, qui n'a pas peur des reproches ou des châtements, qui nage en pleurant vers celui qu'il avait renié (cf. Jn 21, 6-7).

La proue du cœur qui vise droit vers ce petit feu sur la plage. Le vrai miracle, c'est que la fragilité des disciples, la fragilité de Pierre, que Jésus avait appelé « roc », ma propre fragilité, n'est pas un obstacle pour suivre le Seigneur, mais une ressource.

Le Maître ne se laisse impressionner par les défauts de personne, mais il énonce et crée l'avenir. Comme la première fois : « Sois sans crainte, désormais ce sont des hommes que tu prendras » (Le 5, 10) : tu les recueilleras de ce fond où ils croient vivre et ne vivent pas ; tu leur montreras qu'ils sont faits pour un autre souffle, un autre ciel, une autre vie. Tu les recueilleras pour la vie.

Le miracle, c'est que la faiblesse, inguérissable, toute ma fatigue inutile, les nuits sans fruit, les trahisons, ne sont pas un obstacle, mais une occasion pour être faits à neuf, pour être bien avec le Seigneur, pour renouveler notre passion pour lui. Pour comprendre davantage son cœur.

Dans cette page, je vois fleurir la vraie sainteté, qui ne consiste pas en l'absence de péchés, comme un champ sans plus de mauvaises herbes, mais qui vient d'une passion renouvelée. La vraie sainteté, c'est renouveler maintenant ma passion pour le Christ et pour l'Évangile. Maintenant.

« Simon, fils de Jean, m'aimes-tu maintenant? » Et il n'y a pas de passé qui tienne, il n'y a pas de péché exhumé, il n'y a plus cette nuit-là autour du feu, dans la cour de Caïphe, où Pierre, Képhas, le roc, s'était écroulé devant trois petites servantes, où il avait juré à trois reprises : « Non, je ne le connais pas ! » (cf. Mt 26, 69-74).

Reniement fini, annulé par les larmes de ce moment-là et par l'amour de maintenant, autour d'un autre feu, allumé par Jésus face à l'univers, devant le cœur de Pierre. C'est au nom de l'avenir que le reniement d'hier est dépassé. Et il vaut pour toujours, il vaut pour tous: le Seigneur ne pardonne pas comme un amnésique, mais comme un créateur.

C'est cela qui intéresse le Maître : rallumer les feux, un cœur rallumé, une passion ressuscitée : « Pierre, m'aimes-tu *maintenant*? » La sainteté n'est pas une passion éteinte, mais une passion convertie. Si tu éteins les passions, tu seras un eunuque, mais jamais un saint. Le Seigneur crée des créateurs, des artisans d'un avenir bon : « Sois le berger de mes agneaux. »

Nous avons écouté, aujourd'hui, dans la lecture de la messe, une page extraordinaire concernant Moïse et le veau d'or (cf. Ex 32, 7-35). Le peuple, en voyant que Moïse ne revient pas de la montagne, décide de se faire un dieu proche, visible, il ne peut pas toujours miser sur l'invisible. Et Dieu se fâche en voyant son peuple retomber dans l'idolâtrie la plus banale et il décide de l'exterminer, en sauvant seulement Moïse.

Mais Moïse nourrit en lui depuis toujours une spiritualité de la protestation, un cœur de pasteur, et il se lève devant Dieu, en multipliant les arguments en faveur des enfants d'Israël : il dit que Dieu ne peut pas détruire son peuple parce que les Égyptiens se moqueraient de lui, le libérateur; puis il lui rappelle les promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob, il fait appel à sa fidélité; enfin, un dernier argument : « Ah, si tu voulais enlever leur péché ! Ou alors, efface-moi de ton livre, celui que tu as écrit » (Ex 32, 32).

Moïse, qui a vu les prodiges de Dieu, la mer s'ouvrir, la colonne de feu, la manne du désert, n'a pas acquis cette attitude qui pour nous semblerait normale, mais pour la Bible, non !, l'attitude de la soumission totale à Dieu. Il ne dit pas au Tout-Puissant, au *go'el*, au libérateur : tu sais, tu es juste, fais ce qui est dans ton cœur.

Moïse n'a pas peur, il n'hésite pas à appeler Dieu en jugement pour lui exprimer son propre désaccord, pour lui rappeler ses promesses, il n'hésite pas à choisir la solidarité avec le peuple (voilà l'authentique amour du pasteur), plutôt que suivre Dieu, un Dieu qui se comporterait en tyran. Il a sur lui l'odeur de son troupeau: je préfère mon peuple à ma propre vie; et jusqu'ici nous pouvons aussi comprendre; et puis: je préfère la vie de mes gens plutôt que tes plans... presque un blasphème.

Je préfère mon peuple ! La passion pour l'homme qui va jusqu'à la contestation du ciel. Mais le vrai blasphème, c'est de préférer la vérité théorique à la personne vivante. Devant une telle audace, Dieu, comment réagit-il ? Il écoute et se laisse toucher, il admire et découvre la passion de Moïse, il la fait sienne. Comprise de cette façon, la foi n'est pas une soumission au destin, mais une contestation de l'histoire.

La foi est passion pour le peuple et ses problèmes. Passion pour la justice, pour la liberté, pour la vie. Capacité de contredire ce qui se passe. Nous sommes des bras ouverts, une bouche ouverte pour le cri, envoyés au monde. Bouche ouverte des pauvres qui demande raison et qui s'oppose à l'injustice, à tout ce qui donne la mort et l'humiliation aux enfants de Dieu.

Sur la rive du lac, Jésus formule trois questions, chaque fois différentes, comme trois étapes par lesquelles il s'approche pas à pas de Pierre, à sa mesure, celle de son enthousiasme fragile. Et pour comprendre ce magnifique dialogue, le plus beau de toute la littérature du monde, écoutons de nouveau les paroles originales de l'Évangile, dans leur sonorité originale. Et imaginons Jésus qui pose la question, avec son regard, à la hauteur des yeux, à la hauteur du cœur.

Première question: « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu vraiment, plus que ceux-ci? » Jésus utilise le verbe de l'agape (*iagapàs me*), le verbe du grand amour, le plus grand possible, de la confrontation gagnante sur tout et sur tous. Du cœur riche qui va à la recherche de la pauvreté de l'autre pour la combler.

Pierre répond seulement en partie, il évite les confrontations avec les autres, et en évitant aussi le verbe de Jésus, il adopte l'humble mot de l'amitié: *philéo* (*philô se*). Il n'ose pas affirmer qu'il aime, pas même plus que les autres: un voile d'ombre sur ses paroles, le souvenir de l'autre feu qui fait dire : certes, Seigneur, tu le sais que je suis ton ami !

Deuxième question: « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu vraiment (*agapàs me*)? ». Peu importe les confrontations, ne te mesure pas avec les autres, chacun a sa mesure. Mais y a-t-il en toi de l'amour, de l'amour vrai? De l'amour pour moi?

Qu'est-ce que l'amour? Tu le sais: « Si tu es tombé amoureux une fois, tu sais bien faire la distinction entre la vie et la survie. Tu sais que la survie signifie : tu manges le pain et tu ne tiens pas debout, tu bois de l'eau et tu n'étanches pas ta soif, tu touches les choses et tu ne les sens pas, tu sens la fleur avec ton nez et son parfum n'arrive pas jusqu'à ton âme. Si, toutefois, le bien-aimé est à ton côté, tout ressuscite et la vie t'inonde avec une telle force que tu crois le vase d'argile incapable de la soutenir. Cette abondance de vie, c'est l'amour. Et c'est le seul avant-goût du royaume » (Christos Yannaras), Quand il y a l'amour, tu ne peux pas te tromper, c'est évident, solaire, indiscutable. Mais, comme avant, Pierre évite les mots précis de la question, au lieu d'amour il parle d'amitié (*philô sé*).

C'est comme si seul Jésus pouvait utiliser le grand verbe aimer (*agapào*), *lui* qui est l'amour même. Nous, non, ce mot nous fait trembler. Et Pierre répond en se fiant encore à notre verbe discret, plus rassurant, plus humain, plus proche, que nous connaissons bien; il s'agrippe à l'amitié et dit: *Oui, Seigneur! Toi, tu le sais: je t'aime.*

Troisième question : Jésus réduit encore davantage ses exigences, il s'approche de Pierre. Le Créateur se fait à l'image de sa créature et il se met à utiliser nos mots, à utiliser nos verbes, et dit: « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » L'affection au moins, si l'amour c'est trop, l'amitié au moins, si l'amour te fait peur. « Pierre, est-ce que je peux avoir un peu d'affection de ta part? »

Jésus dévoile son amour en abaissant à trois reprises les exigences de l'amour. Jusqu'à ce que les exigences de Pierre, sa fatigue, sa tristesse, deviennent plus importantes que les exigences mêmes de Jésus. Ce n'est pas la perfection que Jésus cherche en moi, mais l'authenticité. Je ne me fatiguerai pas pour être parfait, mais pour être vrai et pour ne pas être hypocrite, cela oui. Nous ne sommes pas dans le monde pour être immaculés, mais pour être en cheminement.

Et Jésus oublie l'embrasement de *l'agapè* et il se met au niveau de la pauvreté de sa créature, car en amour, le toi, est plus important que le *moi*; si l'amour est vrai, le *moi* ne se met pas sur un piédestal, mais aux pieds du bien-aimé. Jésus, mendiant d'amour, mendiant sans prétentions, connaît ma pauvreté, il sait que là, seulement là, dans la pauvreté, je suis moi-même, et il me demande la vérité d'un peu d'amitié.

Je voudrais être là, à la place de Pierre, et répondre au Seigneur et pouvoir dire: oui, tu le sais que je t'aime bien, un peu d'amitié parmi tant d'indifférence, un peu de chaleur parmi tant de froideur. Oui, je suis ton ami, je te suivrai parce que j'ai compris que tu ne cherches pas des hommes parfaits, mais simplement des hommes vrais, passionnés pour toi.

Tu ne te confies pas à Pierre-Képhas, au « roc » qui n'est pas en moi, mais à Simon, fils de Jean, i.e. à ma vérité, entière et humble, tu m'appelles par mon nom familial, nom double tissé d'ombre et de lumière. Et au dernier jour, quand le soir de la vie s'ouvrira sur des jours sans crépuscule, le Seigneur de nouveau nous demandera seulement : M'aimes-tu?

Et même si je l'ai trahi mille fois, lui, mille fois, me demandera : M'aimes-tu ? Et je ne devrai pas faire autre chose que répéter, mille fois : oui, je t'aime. Et nous pleurerons ensemble de joie. Si on nous demande : toi, comme chrétien, à quoi crois-tu? Quel est le cœur simple de ta foi ? Notre réponse vient avec assurance : je crois en Dieu, le Père, en Jésus Christ, mort et ressuscité, et ainsi de suite selon les divers articles du symbole des Apôtres.

L'apôtre Jean, dans le chef-d'œuvre qu'est sa première lettre, offre, toutefois, une réponse différente : les chrétiens sont ceux qui croient en l'amour: « Et nous, nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru » (1 Jn 4, 16). On ne croit en rien d'autre, ni en la toute-puissance, ni en l'éternité, ni en l'omniscience de Dieu, ni en la perfection : on croit en l'amour.

La foi a trois étapes : j'ai besoin, je me fie, je me confie. Croire, c'est avoir besoin d'amour, se fier et se fonder sur l'amour, comme forme de Dieu, forme de l'être humain,

forme de la vie. Se fier et fonder sa vie sur cette hypothèse : plus d'amour c'est bien, moins d'amour c'est mal. Pendant que le monde proclame son évidence : plus d'argent c'est bien, moins d'argent c'est mal. Chaque croyant est un croyant en l'amour, un réveilleur, un réanimateur de liens, quelqu'un qui aide les êtres humains à retrouver confiance en l'amour.

« Nous, nous avons cru en l'amour » : c'est très important. Car tous peuvent croire en l'amour, celui qui a une vie religieuse comme celui qui est sans idée religieuse. Et le répéter aux jeunes: vous croyez en l'amour.

Le cardinal Dionigi Tettamanzi expliquait aux jeunes, dans le langage typique de leur âge : « Croire, c'est avoir une histoire avec Dieu. » « Avoir une histoire » dans le parler des jeunes, c'est être amoureux d'une personne.

J'ai un souvenir personnel d'Olivier Clément, que j'ai eu le privilège d'avoir comme enseignant à Paris. En parlant de catéchèse il affirmait: « Est-ce que tu veux expliquer à un jeune d'aujourd'hui ce qu'est le paradis, ce qu'est l'enfer? Parle le langage de l'amour. Le fait de tomber amoureux est une expérience mystique, la seule pour la plupart de nos contemporains. Celui qui est tombé amoureux sait bien ce qu'est le paradis : c'est retrouver sa bien-aimée après s'être lâchés ou perdus; c'est la serrer contre soi, l'embrasser fortement. Et il sait aussi ce qu'est l'enfer: c'est l'éloignement, la trahison, la perte. »

Voilà le cœur simple de ma foi : je crois en l'amour que Dieu a pour moi. Pas le mien, mais le sien. Le salut n'est pas dans le fait que je l'aime, mais que lui m'aime. Et que je sois aimé dépend de lui seul, pas de moi.

L'amour que Dieu a pour moi, ce qui veut dire envers moi, mais aussi en moi'. Non seulement il m'aime, mais il aime en moi. Dans mon amour, c'est lui qui aime. Il est, lui, l'amour en tout amour.

Il n'y a pas deux amours, un du ciel et un de la terre. Il y a un seul grand « amour qui déplace le soleil et les autres étoiles » (Dante Alighieri), qui pousse le Créateur vers sa créature, le Seigneur vers l'Église, Adam vers Ève, et c'est un seul et unique mystère, comme le dit saint Paul : « Ce mystère est grand » (Ép 5, 32).

Chaque fois que nous prions : donne-nous un cœur nouveau, nous demandons que nous soit donné le cœur de Dieu. Et il y aura un jour où, à nous qui avons fait tant d'efforts pour apprendre à aimer, nous sera donné le cœur de Dieu et alors nous aimerons avec le cœur même de Dieu. C'est extraordinaire. Nous qui croyons en l'amour, nous avons la vocation de réveiller en nous et dans les autres la confiance en l'amour. Ils nous traiteront de naïfs? Mais heureux les naïfs, car eux seuls ont des yeux si limpides qu'ils voient partout les traces de Dieu.

Nous devrions aussi aborder l'amour humain avec grande vénération, et en faire un instrument de catéchèse, et non un exercice de morale ; au contraire, en faire le lieu privilégié de l'évangélisation. Là où apparaît déjà l'éternité. L'amour est théologien, le premier théologien.

Je me souviens d'un épisode. Le père Giovanni Vannucci et l'abbé Zeno Saltini, deux grands hommes de Dieu, un mystique et un diacre de feu, parlent devant une fenêtre de la Faculté Marianum à Rome. En regardant dehors et sur le *viale =Aprile*, ils observent un

jeune homme et une jeune fille monter lentement sous les grands arbres de la rue, ils montent et ils s'enlacent, ils marchent et ils s'embrassent. Alors le père Giovanni s'interrompt et dit à l'abbé Zeno : « Quand tu seras capable de remercier le Seigneur parce que sur la terre il y a deux créatures de plus qui s'aiment, de remercier et de te réjouir parce que dans le monde il y a plus d'amour qu'auparavant, à ce moment précis tu auras beaucoup avancé dans ton cheminement spirituel. »

Nous, comment aurions-nous réagi? Mais enfin, un peu de réserve... Quand nous voyons des jeunes amoureux, ne faisons pas les suspicieux, les méfiants : tomber amoureux est une expérience mystique à l'état brut, mais où il y a vraiment l'extase. Là où le *toi* compte plus que le *moi*. Là où tu sens l'éternité apparaître. Chaque événement d'amour est toujours décrété par le ciel.

Et face aux situations affectives que nous appelons irrégulières? Les juger à partir de la morale, au lieu de reconnaître la force de révélation qu'elles possèdent, cela veut dire éloigner ces personnes de l'Église pour des années, voire pour toujours.

Si, au contraire, le christianisme est quelque chose qui aime et qui chante l'alphabet de la vie, si tu es chrétien de cette manière, alors une joie radieuse sortira de toi et couvrira le monde comme une bénédiction.

La crise de la foi aujourd'hui, dans le monde occidental, commence par la crise de l'acte humain de croire. Pourquoi ne croit-on pas en Dieu? Parce qu'on ne croit pas à l'amour, on ne fait pas confiance aux personnes. C'est cela qui fait du mal à la vie.

Un verset du père David Maria Turoldo adressé au Christ dit: « Impossible de t'aimer impunément. » Impossible de t'aimer et de ne pas en payer le prix en monnaie de vie, de t'aimer et de rester indifférent, de t'aimer et de ne pas entrer dans la vie d'autrui les mains pleines de dons. Il ne s'agit pas de s'émouvoir, mais d'ajouter de la vie sur les balances de la vie.

Saint Jean, dans une de ses expressions fulgurantes, écrit: « Quiconque a de la haine contre son frère », i.e. celui qui ne l'aime pas, « est un meurtrier » (I Jn 3, 15). Celui qui n'aime pas, qui est indifférent, est un meurtrier. Ne pas aimer équivaut à tuer. Voilà à quel point croire à l'amour est sérieux ! Le contraire de l'amour n'est pas la haine, mais l'indifférence. Voilà la sève secrète de tout mal. L'indifférence qui fait que, pour toi, l'autre n'existe même pas, ne compte pas, ne vaut rien, n'est pas.

Quand il interroge Pierre, le Seigneur m'interroge : Et toi, m'aimes-tu? Il n'y a que moi qui puisse répondre. Est-ce que j'ai parfois le cœur brûlant comme les disciples d'Emmaüs ? Ne fuyons pas cette question nous cachant derrière des engagements, des agendas, des téléphones portables. Il y a ceux qui croient aimer Dieu parce qu'ils n'aiment personne sur terre. Ceux qui s'illusionnent d'aimer Dieu sans aimer leurs frères. Mais Dieu n'est jamais présent là où le cœur est absent.

« D'un païen on peut faire un chrétien, d'un pécheur, un saint. Mais de ceux qui ne sont rien, ni païens, ni chrétiens, ni saints ni pécheurs, ni chauds ni froids, d'eux, les morts-vivants, qu'en ferons-nous? » (Charles Péguy).

Et toi, m'aimes-tu? Je peux répondre en récitant mon acte de foi, mais *pathos*, *éros*, *agapè*, *philia* sont des expressions passionnelles, pas une théorie. Je peux répondre : je te

proclame, je te célèbre, je t'annonce. Mais la question est: est-ce que tu m'as donné de ta chair, de ton sang, avec un peu de passion ?

Nous devons en revenir au fait de tomber amoureux. Quand on tombe amoureux, on semble fou, parce que, quand on voit la jeune fille, tout est là: la tête tout entière, le corps tout entier, l'âme tout entière. Il n'y a pas de division. Revenir au fait de tomber amoureux, aujourd'hui, cela veut dire, comme nous le suggère Jésus : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit » (Mt 22, 37), i.e. avec tout ce que nous sommes, corps et âme ou, si on traduit pour nous, aujourd'hui, cela signifie : arrête d'aimer Dieu comme un serviteur/esclave.

On doit tous en venir à aimer Dieu en amoureux. Alors, oui, la vie et la foi se rempliront de sourires. « Toute la loi est précédée d'un "tu es aimé" et suivi d'un "tu aimeras". Tu es aimé, fondation de la loi ; tu aimeras, son accomplissement. Quiconque enlève de la loi ce fondement aimera le contraire de la vie » (Paul Beauchamp).

AIME-MOI, SEIGNEUR

**Aime-moi, Seigneur,
même si je ne suis pas aimable, même si je suis pauvre,
même si je ne le mérite pas, même si je t'aime peu,
aime moi, Seigneur.**
**Quand je me lève le matin, plein de rêves,
quand je me couche le soir, plein de déceptions,
quand je travaille par inertie,
quand je me repose et que je suis vide, quand je prie si distrait,
quand je n'ai pas envie de t'aimer, aime-moi, Seigneur.**
**Quand je pense t'aimer
sans aimer les êtres humains,
quand je m'illusionne d'aimer les êtres humains sans t'aimer,
quand je crains de trop aimer,
aime-moi, Seigneur.**
**Quand j'ai peur de me compromettre,
et que j'ai peur de m'engager,
quand je fuis l'amour,
quand personne ne m'aime,
aime-moi, Seigneur.**

(Adriana Zarri)